

OUVRAGES SIGNALÉS.

Marc Prieto, Assen Slim, Idées reçues sur l'économie collaborative, Éditions Le cavalier bleu, 2018

L'économie collaborative connaît ces dernières années une ascension fulgurante et touche désormais tous les secteurs de notre société : consommation, production, finance, éducation, santé, culture, déplacement, etc. Certains y voient une innovation majeure susceptible de transformer le capitalisme en profondeur, voire de le dépasser. D'autres, au contraire dénoncent une ubérisation de la société et une marchandisation des rapports humains. Ultime stade d'un capitalisme débridé. L'économie collaborative ne laisse personne indifférent et pose légitimement question. Il ne s'agit pas dans ce livre de prendre parti pour ou contre l'économie collaborative, mais d'apporter l'éclairage le plus objectif possible pour se forger sa propre opinion sur les principaux sujets en discussion.

F. Bajard, B. Crunel, C. Frau, F. Nicolas, F. Parent (dir.), Professionnalisation(s) et État. Une sociologie politique des groupes professionnels. Presses Universitaires du Septentrion, 2018

Faire la sociologie politique des groupes professionnels, c'est mettre en lumière les formes variées de leur imbrication avec différents segments de la puissance publique.

Cet ouvrage analyse les logiques de pouvoir de ces interdépendances à l'aune de la professionnalisation. La reconnaissance, l'autonomisation et la défense d'un territoire professionnel ou la production de règles et de normes professionnelles autonomes sont le produit de rapports de force qui se jouent entre professionnels mais aussi dans leur relation à l'État.

A la croisée de la sociologie et de la science politique, les neuf enquêtes empiriques mobilisées analysent deux phénomènes : la manière dont les détenteurs du pouvoir étatique contrôlent et agissent sur les activités et les groupes

DOCUMENTS : REGARD SUR LE PASSÉ

**Nos sublimes espérances
Le Populaire, n°357 du 7 avril 1919**

Cet article, dont nous donnons la première partie a paru sous le titre Au clair de la Lune, dans La Dépêche du 15 octobre 1890.

L'autre soir, à la campagne, je me promenais tout en causant avec un jeune ami qui est sorti un des premiers de l'École polytechnique après avoir fait d'excellentes études littéraires et qui a l'esprit aussi précis qu'étendu. Nous cheminions sur un plateau découvert bordé à notre gauche par de petits coteaux arrondis qui s'enchaînent les uns aux autres par des prairies en forme de ravins. La pleine lune éclairait l'espace transparent et frais, et les étoiles, pâlies et lointaines, avaient une attendrissante douceur. La route, blanche sous la clarté, allait droit devant nous, et se perdait au loin dans le mystère de l'horizon, baignée de lueur et d'ombre ; elle semblait mener de la réalité au rêve : « Oui, disais-je, ce qui me fâche dans la société présente, ce ne sont pas seulement les souffrances matérielles qu'un régime meilleur pourrait adoucir ; ce sont les misères morales que développent l'état de lutte et une monstrueuse inégalité. Le travail devrait être une fonction et une joie ; il n'est bien souvent qu'une servitude et une souffrance. Il devrait être le combat de tous les hommes unis contre les choses, contre les fatalités de la nature et les misères de la vie ; il est le combat des hommes entre eux, se disputant les jouissances par la ruse, l'âpreté au gain, l'oppression des faibles et toutes les violences de la concurrence illimitée. Parmi ceux-là même qu'on appelle les heureux, il n'est presque point d'heureux, tant ils sont pris par les brutalités de la vie : ils n'ont presque pas le droit d'être équitables et bons sous peine de ruine ; et, dans cet état d'universel combat, les uns sont esclaves de leur fortune comme les autres sont esclaves de leur pauvreté ! Oui, en haut comme en bas, l'ordre social actuel ne fait que des esclaves, car ceux-là ne sont pas des hommes libres qui n'ont ni le temps ni la force de vivre par les parties les plus nobles de leur esprit et de leur âme. « Et si vous regardez en bas, quelle pauvreté, je ne dis pas dans les moyens de vivre, mais dans la vie elle-même ! Voyez ces millions d'ouvriers : ils travaillent dans des usines, dans des ateliers et ils n'ont dans ces usines, dans ces ateliers, aucun droit ; ils peuvent, en être chassés demain. Ils n'ont aucun droit non plus sur la machine qu'ils servent, aucune part de propriété dans l'immense outillage que l'humanité s'est créé pièce à pièce : ils sont des étrangers dans la puissance humaine ; ils sont presque des étrangers dans la civilisation humaine.

Les mines, les canaux, les ports, les voies ferrées, les applications prodigieuses de la vapeur et de l'électricité,

professionnels, et le recours différencié à l'État opéré par les groupes professionnels pour maintenir, améliorer et/ou légitimer leur position sociale.

François Broche, Jean-François Muracciole, Histoire de la Collaboration, 1940-1945, Éditions Tallandier

La Collaboration demeure « le plus délicat des problèmes posés par la défaite et la division de la France » (Stanley Hoffmann). Il s'agit d'un concept flou, que l'on a chargé d'une mission impossible, consistant à ranger sous une étiquette commune des Français d'origines, de motivations et de conduites très différentes, souvent contradictoires. Elle n'a jamais inspiré une politique clairement déterminée, fixée une fois pour toutes, car elle s'adaptait en permanence aux circonstances. Elle recouvre « un large éventail d'idées et de comportements qui ne se laisse pas facilement cerner, qu'il est impossible d'enserrer dans un cadre rigide » (Henry Rouso). Son existence n'en a pas moins laissé une empreinte indélébile sur l'histoire de la France contemporaine.

Laurent Dornel & Céline Regnard, Les Chinois dans la Grande Guerre. Des bras au service de la France, Les Indes savantes, 2018

La France est en état de siège depuis août 1914, ce qui a des effets directs sur les flux migratoires : les ressortissants des puissances ennemies sont tenus de quitter la France, tandis que ceux qui appartiennent à des États neutres rentrent chez eux.

La guerre interrompt par conséquent l'immigration dite « libre » en France et provoque en plus le départ de milliers de travailleurs étrangers. Les entreprises, souvent durement atteintes par la mobilisation de leurs effectifs, ne peuvent plus recruter de la main-d'œuvre librement à l'étranger. C'est donc l'État qui prend en charge, pour la première fois, le recrutement massif de travailleurs, leur acheminement, leur placement dans les usines ou les campagnes, et même la gestion de leur vie quotidienne : Européens, habitants des colonies, auxquels il faut ajouter environ 37 000 Chinois, en théorie recrutés comme ouvriers civils mais en réalité traités et administrés comme des coloniaux. La

toutes les grandes entreprises qui développent la puissance et l'orgueil de l'homme ; ils ne sont rien dans tout cela, rien que des instruments inertes. Ils ne siègent pas dans les conseils qui décident ces entreprises et les dirigent ; elles sont tout entières aux mains d'une classe restreinte qui a toutes les joies de l'activité intellectuelle et des grandes initiatives, comme elle a toutes les jouissances de la fortune.

Au contraire, quand le socialisme aura triomphé, quand l'état de concorde succédera à l'état de lutte, quand tous les hommes auront leur part de propriété dans l'immense capital humain, et leur part d'initiative et de vouloir dans l'immense activité humaine, tous les hommes auront la plénitude de la fierté et de la joie ; ils se sentiront, dans le plus modeste travail des mains, les coopérateurs de la civilisation universelle, et ce travail, plus noble et plus fraternel, ils le régleront de manière à se réserver toujours quelques heures de loisir pour réfléchir et pour sentir la vie.

Ils comprendront mieux le sens profond de la vie, dont le but mystérieux est l'accord de toutes les consciences, l'harmonie de toutes les forces et de toutes les libertés. Ils comprendront mieux et ils aimeront l'histoire, car ce sera leur histoire puisqu'ils seront les héritiers de toute la race humaine. Enfin, ils comprendront mieux l'univers : car, en voyant dans l'humanité le triomphe de la conscience et de l'esprit, ils sentiront bien vite que cet univers, dont l'humanité est sortie, ne peut pas être, en son fond, brutal et aveugle, qu'il y a de l'esprit partout, de l'âme partout, et que l'univers lui-même n'est qu'une immense et confuse aspiration vers l'ordre, la beauté, la liberté et la bonté. C'est d'un autre œil et d'un autre cœur qu'ils regarderont non seulement les hommes leurs frères, mais la terre et le ciel, le rocher, l'arbre, l'animal, la fleur et l'étoile.

Voilà pourquoi il est permis de penser à ces choses en plein champ. (...)

JEAN JAURÈS

**La démobilisation des femmes
Le Figaro, n°98 du 8 avril 1919**

Dans les milieux mondains, dans la grande et la petite bourgeoisie, l'appel fait aux femmes de France fut, dès les premiers instants de la guerre, entendu sinon devancé. Quand les hommes se battent, quand il y a du sang qui coule, la première pensée qui vient aux femmes, c'est d'aller panser les blessures. Elles se sentent désignées pour adoucir de leur présence évocatrice et de leur sollicitude compréhensive les derniers instants de ceux qui meurent pour une noble cause et un peu pour elles. Beaucoup avaient compris ce rôle dès le temps de paix et s'y étaient préparées. Beaucoup avaient approché dans des œuvres charitables la misère, la détresse et la souffrance. Les autres avaient, à défaut d'expérience, une grande bonne volonté.

Aussi les initiatives privées se multiplièrent-elles dès les premiers instants, et quand le service de santé, débordé par l'extension considérable qu'il était obligé de donner à ses installations, se tourna vers elles, toutes, avec le plus grand désintéressement et la

Grande Guerre n'est pas qu'un conflit mondial du point de vue militaire, elle l'est également du point de vue de la main-d'œuvre et des auxiliaires des différentes armées.

Ainsi l'armée britannique recrute de la main-d'œuvre coloniale et, comme la France, chinoise : environ 100 000 hommes, les Chinese Labour Corps (CLC) - littéralement le corps de travailleurs chinois - sont acheminés vers la France à partir de 1917.

La présence chinoise en France durant la Première Guerre mondiale représente donc un épisode migratoire majeur, limité dans le temps - la quasi-totalité d'entre eux sont rapatriés après le conflit - résultant de la volonté de plusieurs États souverains et alliés, mais dont les conséquences en termes sociaux, culturels ou économiques se situent principalement sur le territoire hexagonal.

Guy Groux, Michel Noblecourt, Jean-Dominique Simonpoli, Le Dialogue Social en France. Entre blocages et BIG BANG, Odile Jacob, 2018

Jamais les potentialités du dialogue social n'ont été aussi fortes. Jamais la loi n'avait donné autant d'autonomie aux partenaires sociaux (des lois Larcher aux ordonnances Macron).

Pourtant au regard de l'opinion, le rôle du dialogue social reste ambigu et son efficacité mise en doute. Quant aux partenaires sociaux, ils le considèrent avec défiance : certains syndicats le tiennent pour un simple accompagnement des stratégies patronales, tandis que nombre d'employeurs lui préfèrent l'individualisation des relations dans l'entreprise.

Comment rompre avec ces perceptions et ces attitudes ?

Comment rénover en profondeur un dialogue social qui reste prisonnier des logiques anciennes de conflits et de défiance ?

C'est l'objet de ce livre, qui mêle histoire, analyse sociologique et pratique syndicale, et qui conclut sur un manifeste pour donner un nouvel élan au dialogue social.

Christina Theodosiou, Le Deuil inachevé. La commémoration de l'Armistice du 11 novembre 1918 en France dans l'entre-deux-guerres, Éditions de la Sorbonne, 2018

plus complète abnégation, quittèrent leur foyer, leurs occupations, leurs aises, leur luxe, pour aller, dans les hôpitaux, les ambulances, les formations sanitaires, et jusque dans les postes de secours avancés du front.

Honneur à ces vaillantes femmes qui, tout de suite, aperçurent la beauté, la noblesse du geste qu'il fallait faire et qui le firent si élégamment, se souvenant peut-être des exemples d'un passé héroïque et de cette Grande Mademoiselle qui n'hésitait pas, elle, à tirer le canon. Elles n'allèrent point jusque-là. Le stage d'apprentissage que leur fit subir la Croix-Rouge, à la Salpêtrière et à l'hôpital Edith-Cavell, quand il fut fondé, les préparait à des fonctions moins guerrières, mais plus délicates, plus absorbantes, exigeant d'elles plus d'attention, de patience et de force morale,

Un peu plus tard, vers la fin de 1916, cette aide bénévole ne suffisait pas, le gouvernement par l'intermédiaire de l'Office central d'activité féminine, que dirigent avec tant de compétence Mmes Jules SIEGFRIED et AVRIL DE SAINTE-CROIX, fit appel aux infirmières militarisées, recrutées, avec quel soin, dans le monde si dévoué, si modeste de la petite bourgeoisie.

On sait ce qu'elles ont fait, toutes ces femmes qu'un même zèle confondait ; on sait quels ont été leur vaillance, leur patience, leur courage au milieu des dangers ; on sait les inappréciables services qu'elles ont rendus, au péril de leur santé, parfois même de leur vie. J'entends encore, l'accent d'émotion qui faisait trembler un peu la voix des femmes éminentes à qui revient l'honneur d'avoir dirigé ce mouvement, lorsqu'elles m'en parlaient Mme SIEGFRIED, Mme AVRIL DE SAINTE-CROIX, Mme François RASPAIL, Mme Maria VERONE et d'autres, qui ne m'en voudront pas de ne pas les citer.

Elles ont été admirables, me disaient-elles, et d'autant plus fières que leur désintéressement était absolu. Même celles qui furent militarisées, monsieur, et qui recevaient une rétribution bien nécessaire, ont préféré cette modeste solde aux appointements beaucoup plus importants qu'on leur offrait dans des entreprises privées où elles auraient moins directement servi la patrie. Comment elles ont été démobilisées ? Mon Dieu, petit à petit, et tout naturellement par la suppression graduelle, depuis l'armistice, des hôpitaux et des formations sanitaires où elles étaient employées. Elles quittent non sans un peu de regret, mais avec la satisfaction du devoir accompli, leur petit domaine de bienfaisance auquel elles s'étaient attachées. Les dames étrangères, dont le rôle a été considérable en France et a fait l'admiration de tous, au Pré Catelan, à Neuilly, à l'Hôtel-Dieu, et ailleurs, s'en vont peu à peu dans leur pays. Toutes rentrent dans leurs foyers. Vous pensez bien, monsieur, que ce n'est pas en vain qu'elles ont vécu, des années durant, au milieu de la souffrance et de l'horreur. Ces épreuves et cette activité ont eu sur elles l'influence la plus saine, la plus heureuse. Elles se sont penchées avec piété sur la souffrance humaine et leur cœur s'est élargi en même temps que leur esprit. Elles ont compris le grand rôle qu'elles jouaient, elles l'ont aimé pour la satisfaction intérieure, le contentement moral qu'elles en recueillaient avec les témoignages touchants de reconnaissance qui étaient leur plus grande récompense. Elles ont rapporté une plus grande indulgence, une plus grande largeur de vues, un besoin réel d'action, de se rendre utiles, de se dévouer à quelque chose de noble et de grand.

Le retour au foyer s'est accompli pour elles le plus simplement du monde ; on pouvait craindre qu'elles ne rapportent du front un esprit d'agitation, d'inquiétude. Il n'en a rien été, croyez-le,

Fête à la fois nationale, locale, familiale, de la victoire et de la paix, le 11 Novembre occupe une place centrale dans l'univers commémoratif de l'entre-deux-guerres. Outre la force émotionnelle des lieux du souvenir et des symboles qui lui sont attachés, le caractère exceptionnel du 11 Novembre s'explique également par le fait que la commémoration de la guerre est liée à la transmission d'une dette envers les morts, d'une tâche morale en forme d'héritage et de promesse qui implique la réalisation d'un projet, socialement et historiquement défini, concernant l'avenir de la communauté nationale

Ce livre retrace l'évolution de la fête de l'Armistice, de ses origines controversées jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, en interrogeant les continuités et les ruptures avec les structures culturelles précédentes, les fonctions du rituel et ses symboles, les affrontements idéologiques, parfois violents, entre agents du souvenir, enfin les composants du discours commémoratif. L'auteure propose de voir dans l'anniversaire de l'Armistice un lieu de mémoire et d'espoir à la fois, marqué par les grands débats sociaux et idéologiques de la France de l'entre-deux-guerres et qui cristallise la crise de confiance d'une société sortie en vainqueur de l'une des plus extraordinaires épreuves de son histoire mais aussi profondément mutilée. L'histoire du 11 Novembre est ici présentée comme une histoire de dettes et d'attentes, en somme d'un deuil inachevé.

Christian Chevandier, Le travail en France. Des « Trente Glorieuses » à la présidence Macron, Belin Éditeur, 2018

Depuis trois quarts de siècle, en période de croissance comme en temps de crise, la question du travail est récurrente en France. Chaque échéance électorale donne l'occasion de débattre autour du temps de travail, de la « valeur travail », de « la France qui se lève tôt » ou, plus récemment, du revenu universel. Ces questions ne cessent d'agiter la classe politique et conduisent régulièrement les Français à descendre dans la rue.

A travers une série de textes essentiels, portant sur législation du travail mais aussi sur l'expérience quotidienne de chacun, Christian Chevandier retrace l'histoire du rapport des Français au

monsieur toutes, j'entends toutes celles qui ne sont pas restées oisives pendant cette guerre, ont repris la vie d'autrefois, sans heurts, sans malentendus. Mais attendez, monsieur, nous n'avons pas que des éloges à faire, hélas de celles qui nous occupent. Il faut être franc. En toute innocence, en toute sincérité beaucoup ont cru que, la guerre finie, leur rôle était terminé. Rentrées chez elles et comme elles sont excusables ! Elles ont été reprises par l'attrait des plaisirs mondains et artistiques dont elles s'étaient si longtemps volontairement sevrées. Elles ont recommencé avec un entrain compréhensible, leurs réceptions, leurs bals, leurs visites ; elles prennent au théâtre, aux concerts, aux thés, dans les musées, au bois, aux réunions mondaines, une espèce de petite revanche de la longue privation qu'elles s'étaient imposée. Oh ! Cela n'est pas général. Quelques-unes terrifiées, le mot n'est pas trop fort, de l'inaction où elles allaient retomber, se demandaient avec anxiété comment elles allaient occuper utilement leurs loisirs. Celles-là ont répondu immédiatement et d'enthousiasme à notre appel. Elles ont trouvé dans nos foyers, nos cantines, nos œuvres en faveur des aveugles, nos crèches, nos garderies et nos secrétariats nombreux, l'emploi naturel de leur activité et de leur dévouement. Mais c'est là l'exception, monsieur, malheureusement. Oh cela ne durera pas, nous le savons bien. Il faut à toutes ces femmes une détente, après la tourmente, un peu de repos, de vie tranquille, et aussi de plaisirs, de distractions ; il faut qu'elles puissent s'appartenir un peu après s'être pendant si longtemps dévouées aux autres. Cela est humain. Mais nous sommes sûrs de ne pas nous être adressées en vain à leur cœur. Il est impossible que celles qui ont montré pendant quatre ans tant de dévouement, de noblesse, d'intelligence et d'oubli de soi, ne comprennent pas la grandeur du rôle social qu'elles ont à remplir ; ne comprennent pas que la guerre n'est pas finie ; qu'il y en a une autre urgente à mener contre la détresse, la misère, l'ignorance de certaines classes, contre l'alcoolisme, le chômage et la tuberculose et enfin contre les préjugés qui tiennent depuis si longtemps leur sexe en état d'infériorité politique et sociale.

Ch. Tardieu

La réhabilitation du travail manuel

La Gazette de Mostaganem, n°444 du 10 mars 1929

Le travail manuel n'est pas en honneur. Dans tout enfant d'ouvrier ou d'artisan, sommeille le rêve d'un métier autre que le métier paternel : les jeunes gens veulent être « dans les bureaux », jeunes filles, dactylos. Il y a, dans tous ces métiers aux mains blanches, dont les salaires stationnent dans la médiocrité, l'attrait d'un confortable qui donne l'illusion d'une étape sociale franchie. Le principe du moindre effort, jouit au désir du bien-être apparent, défini de longues années, pousse à l'abandon de l'étau et de l'établi. De même, nombre de travailleurs manuels rêvent de faire de leurs enfants autre chose que des ouvriers. Les parents sont toujours prêts à découvrir en leur progéniture dès qualités supérieures : de là à décider que l'enfant ne maniera plus l'outil, il n'y a qu'un pas. L'enfant est alors poussé dans une voie quelconque, au gré de relations d'amis ou de conseils de commères ; il est placé n'importe où, « dans le commerce », « dans les affaires », « dans la banque », au hasard des offres que font les employeurs. Il y peut parfaitement réussir, de même qu'il peut n'y rencontrer qu'une situation plus médiocre ; mais, quoi qu'il advienne, il aura acquis le mépris du métier qu'il aurait pu embrasser : c'est là le seul résultat certain.

Et pourtant, le métier manuel est devenu bon ; on y gagne en

travail depuis les années 1950. Son ouvrage est incontournable pour qui veut saisir toutes les facettes de ce sujet toujours d'une brûlante actualité.

A lire dans les Revues

Merci de nous faire part de vos suggestions. Vous pouvez également nous transmettre des documents.

Contacts :

Cheikh Lo

tél : 01 44 38 35 39 – courriel :

cheikh.lo@travail.gouv.fr

Directrice de la publication :

Agnès Jeannet

Pour en savoir plus :

[http://travail-](http://travail-emploi.gouv.fr/ministere/acteurs/instances-rattachees/article/chatefp-comite-d-histoire-des-administrations-chargees-du-travail-de-l-emploi)

[emploi.gouv.fr/ministere/acteurs/instances-rattachees/article/chatefp-comite-d-histoire-des-administrations-chargees-du-travail-de-l-emploi](http://travail-emploi.gouv.fr/ministere/acteurs/instances-rattachees/article/chatefp-comite-d-histoire-des-administrations-chargees-du-travail-de-l-emploi)

Paco intranet :

[https://paco.intranet.social.gouv.fr/transverse/ministeres-](https://paco.intranet.social.gouv.fr/transverse/ministeres-sociaux/CHATEFP/Pages/default.aspx)

[sociaux/CHATEFP/Pages/default.aspx](https://paco.intranet.social.gouv.fr/transverse/ministeres-sociaux/CHATEFP/Pages/default.aspx)

Comité d'histoire des administrations chargées du travail, de l'emploi et de la formation professionnelle

39-43, quai André Citroën
75739 Paris cedex 15

tél : 01 44 38 35 48

comite.histoire@travail.gouv.fr

moyenne plus largement sa vie que dans les professions inférieures du commerce et de l'industrie où l'employé n'est qu'une manœuvre des affaires, où l'initiative, l'habileté n'ont que difficilement l'occasion de se manifester. Lorsque l'employé en paletot coudoie l'ouvrier en cote bleue tachée de graisse, le premier est élimé, tandis que la cote bleue vêt un homme qui vit bien.

Il faut donc acclimater dans le cerveau du jeune homme ou de la jeune fille qui cherche un emploi, ce proverbe universellement connu quant à ses termes, mais trop souvent nié quant à son esprit. Il n'y a pas de sots métiers. Il n'y a pas des métiers nobles et des métiers vils. Partout le travail est également respectable. Il n'y a pas de métiers inférieurs : mais il y a des gens inférieurs dans tous les métiers.

Tout ce qui peut être fait pour la réhabilitation du travail manuel sera profitable à la reprise de l'apprentissage aujourd'hui partiellement disparu de nos mœurs. Il faut, principalement, pour réhabiliter le travail manuel que le travail intellectuel descende jusqu'à lui. C'est un fait d'expérience que le patron qui sait mettre la main à la pâte a, sur son personnel, une influence plus directe et plus grande que le patron qui règne du fond d'un bureau. Être dans ses ateliers est très important pour un patron, non pas seulement du point de vue de son autorité, et pour faire utilement figure dans ses ateliers, il faut que le patron passe aux yeux de ses ouvriers pour celui qui connaît le travail et qui voit clair.

Un courant se dessine heureusement à l'heure actuelle, qui engage celui qui se destine à jouer dans l'entreprise un des rôles supérieurs de direction de travail, à commencer sa carrière parmi ceux qu'il aura à diriger demain. Il est évident qu'au point de vue technique, l'ingénieur n'apprendra pas grand-chose au tour ou à l'établi ; mais, au point de vue humain, il aura montré en endossant la cote bleue que si son travail est plus difficile que celui de l'ouvrier, il n'est pas pour cela moralement supérieur. Cela peut tout d'abord abaisser bien des barrières que ceux qui commandent commencent par obéir : aux yeux des simples, les professions supérieures ne seront plus des castes méprisantes et fermées, mais des emplois spécialisés et réclamant des aptitudes spéciales. En plus de cette considération, il ne peut être que salutaire pour le prestige du travail que ceux qui le diligents ne rougissent pas de l'exécuter.

Le ministère du Travail, ministère modèle Paris Soir, n°2009 du 6 avril 1929

Il sera installé en février 1930 dans un building moderne derrière l'École Militaire. Il y a, décidément, quelque chose de changé en France, puisque voici l'administration même qui se modernise, et que M. BADIN entend suivre et appliquer désormais les méthodes des grands « businessmen ». C'est au ministère du Travail et de l'Hygiène — noblesse oblige — que revient l'honneur d'avoir, le premier, donné l'exemple.

C'est dans le polygone bordé par les rues Lowendal et d'Estrées, l'avenue Duquesne et la place Fontenoy, c'est-à-dire sur l'emplacement même qu'occupent encore aujourd'hui les vétustes manèges de l'École Militaire, que va s'élever le nouveau et gigantesque bâtiment sur lequel nous avons obtenu, au ministère du Travail, d'intéressantes précisions. « Il y a longtemps, nous dit un aimable fonctionnaire, que nous avons conçu le projet de décongestionner nos services et d'élever enfin un ministère digne de ce nom. Malheureusement, les terrains sur lesquels nous avons

porté notre choix, ceux de l'École Militaire, étaient propriété de l'armée qui, vous le savez, ne lâche pas aisément ce qu'elle tient. Les pourparlers traînèrent en longueur, mais, désormais, c'est chose faite. Nous avons obtenu un terrain de 13.000 mètres carrés environ, dont la première tranche, 6.500- mètres carrés, nous appartient depuis mercredi. Il nous faut maintenant battre un record, celui de la rapidité. Lundi, mardi au plus tard, nos démolisseurs vont jouer du pic et mettre bas les vieux manèges dont l'heure est venue. Démolition, fondations, sous-structure, nous comptons avoir tout achevé entre le 15 juillet et le 15 août, ainsi que l'élévation de la carcasse métallique.

Cette dernière partie du travail sera effectuée, au titre des prestations en nature avec des matériaux et par des entrepreneurs allemands. Il restera ensuite à procéder aux opérations de remplissage, puis, après séchage, d'élever le revêtement en pierre, ce qui nous reporte à fin novembre ou début de décembre, hâter l'aménagement intérieur et, enfin, nous installer en grande pompe au jour prévu, c'est-à-dire le 5 février 1930.

Au total, nous aurons élevé, selon les plans de notre architecte, M. Guillaume TRONCHET, en dix mois seulement, un véritable «work building » de huit étages, qui, ailleurs et en d'autres circonstances, eût exigé deux ans de labeur.

Ce premier bâtiment destiné 1° à l'Office national des assurances sociales ; 2° à la Caisse de garantie ; 3° à la Caisse départementale et à la Caisse interdépartementale, est conçu selon les méthodes les plus modernes. Partout de l'air, de la lumière, de larges baies. Plus de ces corridors interminablement longs, sinueux et obscurs, plus de cellules malsaines et malodorantes, mais des pièces claires et propres, reliées, horizontalement par de larges couloirs rectilignes et, verticalement, par des escaliers spacieux, et par huit ascenseurs. Chauffage central ou mazout, et aération parfaite par arrivée d'air pur dans toutes les pièces.

Au rez-de-chaussée, deux vastes halls où fonctionneront des trieuses et perforeuses automatiques ; une grande salle de conférences, et deux salles de commissions, enfin, des bureaux individuels de 2 m. 50 sur 5 mètres. Le huitième et dernier étage sera réservé aux besoins du personnel : coopérative et restaurant coopératif, salles de réchauffage pour les aliments et garderie d'enfants, car n'oubliez pas que nous avons un millier de dames employées. Au-dessus encore, une terrasse-jardin où les enfants pourront s'ébattre et jouer au soleil durant les beaux jours. Dans les sous-sols, enfin, des garages à plans inclinés qui aideront à la circulation dans les rues avoisinantes.

L'électricité partout, cela va sans dire. Il n'est même pas impossible, la place ne nous manquant pas dans nos sous-sols, que nous envisagions plus tard l'installation d'une station productrice. Tel est le plan de notre première tranche. Plus tard, nous continuerons par l'édification des bâtiments destinée au ministère du Travail proprement dit. En attendant, sur leur emplacement, nous allons tracer un square provisoire qui ne contribuera pas peu à l'embellissement de ce coin de Paris. A l'année prochaine donc, pour l'inauguration. » Félicitons-nous de voir qu'enfin s'écroulent les derniers vestiges de la routine administrative, et puisse l'exemple être heureusement suivi quand le budget le permettra. Jean TOZEUR.